L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 2 septembre 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	90	32
Midi.....	94	34
3 P. M.....	94	34
6 P. M.....	92	33

LA CAMPAGNE —DU— PRESIDENT.

Depuis qu'il est installé à sa résidence d'été, c'est-à-dire depuis trois mois, le président Roosevelt n'a guère paru en public ; une seule fois il a quitté sa saine retraite pour prononcer un discours politique, et encore n'a-t-il traité à Princetown que deux ou trois les grandes questions qui intéressent le peuple américain à l'heure présente. Il est probable que M. Roosevelt gardera la même réserve durant le mois de septembre, le dernier de ses vacances, et que jusqu'à octobre les questions politiques ne seront traitées que par des personnages de second rang et des candidats présidentiels.

Aucun déplacement du président n'est annoncé, de sorte qu'on peut croire qu'il ne prendra pas publiquement la parole avant de quitter définitivement Sagamore Hill.

Mais lorsqu'à la fin de septembre il partira il ne se rendra pas directement à Washington pour reprendre dans la capitale nationale les rênes du gouvernement. Il ira dans l'ouest et le sud et y prononcera une demie douzaine de discours dans lesquels il parlera évidemment de politique et définira peut-être son attitude dans la campagne présidentielle.

M. Roosevelt commencera cette tournée qui doit durer du 30 septembre au 6 octobre par un discours à Canton, Ohio, où un monument élevé à la mémoire du regretté président McKinley sera inauguré ce jour-là. Mais à Canton le président se contentera indubitablement de faire le panégyrique du président martyr, ce n'est que le lendemain, dans l'Iowa, qu'il abordera les questions politiques, et c'est là que l'attendent ses amis et ses ennemis politiques.

Ceux qui ont des aspirations présidentielles ne sont peut-être pas sans inquiétude ; si M. Roosevelt, en dépit de toutes les assurances du contraire, allait dire ou donner à entendre qu'il accepterait une réélection ou ils verraient leurs espoirs s'évanouir, car il n'y aurait pas pour eux de lutte possible contre la popularité du président dans le parti républicain.

Mais ce qui intéressera davantage le peuple américain ce sont les vues de M. Roosevelt sur certaines questions à l'ordre du jour, sur la révision du tarif par exemple. Le président est partisan d'une révision ; il l'a dit en plusieurs occasions et il n'a sans doute pas changé d'avis. Mais comme il va se trouver ainsi en opposition avec plusieurs membres influents de son parti, qui veulent maintenir à tout prix les droits élevés actuels, la situation créée par l'attitude du chef de l'état ne manquera pas d'intérêt, surtout pour les démocrates, qui sont d'ailleurs enchantés que le président Roosevelt, quoiqu'en nemi politique, adopte un de leurs principes et cherche à l'appliquer.

En ce qui concerne la campagne présidentielle on croit que M. Roosevelt, s'il ne se met pas lui même sur les rangs, appuie la candidature du secrétaire de la guerre Taft. C'est le candidat préféré de M. Roosevelt, et le président voudra peut-être jeter le poids de son influence du côté de Taft avant que les autres candidats, le gouverneur de l'Etat de New York en particulier, n'aient fait des progrès trop considérables.

Les Titres Anglais.

On a longuement disserté sur l'authenticité du titre de baronet dont se paraît *Sir* Vere Goold, l'homme à la malle sanglante. Un simple coup d'œil sur le *Peerage* aurait suffi pour démontrer qu'il y avait de sa part usurpation. Il y a bien un Goold qui est baronet, mais il se prénomme James Stephen, et il réside à Gladstone, dans l'Adélaide, en Australie. C'est le frère aîné du mari ou pseudo-mari de Marie Girodin.

Le *Peerage* (pairie) est le d'Hozier de l'aristocratie anglaise, un d'Hozier régulièrement tenu à jour et où l'on ne peut figurer qu'en montrant ses parchemins. Aussi bien l'aristocratie anglaise est peut-être de nos jours celle qui se garde le mieux contre les intrus, et elle a pour cela de bonnes raisons puisque c'est la seule à laquelle la naissance confère des droits politiques. Du jour où il ne suffira plus d'être duc, marquis, comte, vicomte ou baron pour entrer à la Chambre des pairs, la garde qui veille à la barrière du peerage sera peut-être moins sévère.

Car il faut être au moins baron pour être lord ; les baronets ne sont que *sir*, de même que les simples chevaliers, avec cette seule différence que le titre est héréditaire pour les premiers et seulement personnel pour les seconds. Les femmes de *sirs* sont des *ladies* aussi bien que les femmes de *lords*.

Le titre de sir doit être toujours accompagné d'un prénom. Il en est de même de celui de lord, lorsqu'il est donné par courtoisie aux cadets des ducs et des marquis.

Les titres se transmettent par ordre de primogéniture, et faute d'héritier direct passent au plus proche parent mâle. C'est ainsi que le capitaine Hervey vient d'hériter du marquisat de son oncle, lord Bristol, mort sans laisser de fils.

Les fils et les filles d'un lord ne portent que le nom patronymique de la famille. Il n'est fait d'exception que pour le fils aîné des ducs et des marquis qui bénéficient d'un second titre appartenant à la famille. C'est ainsi que le fils aîné des ducs Marlborough est marquis de Blandford ; l'aîné des ducs de Grafton est comte de Euston, et celui des ducs d'Hamilton et Brandon, marquis de Douglas ; mais lord Randolph Churchill, fils cadet du septième duc de Marlborough, n'était lord que par courtoisie, et son fils, l'actuel sous-secrétair d'Etat au Colonial Office, est *monsieur* Winston Churchill tout court.

Cette règle est implacable et la famille royale doit s'y soumettre comme les autres. La fille aînée du roi Edouard, la princesse Louise, à qui son père a récemment conféré le titre de princesse royale, et qui a épousé le duc de Fife, a deux filles qui s'appellent lady Alexandra et lady Maud Duff, du nom patronymique de leur père.

Ces usages font du peerage anglais un véritable casse-tête chinois et le même personnage change parfois plusieurs fois de nom. Feu lord Salisbury, par exemple, l'ancien premier ministre et chef du parti conservateur, n'était qu'un cadet et s'était fait une réputation comme journaliste et comme membre de la Chambre des communes sous le nom de lord Robert Cecil ; lorsque la mort de son frère aîné fit de lui l'héritier du marquisat, il devint vicomte Cranborne, tout en continuant à siéger sous ce nom à la Chambre des communes jusqu'à ce que la mort de son père lui ouvrit les portes de la Chambre haute et le fit marquis de Salisbury.

Il en est de même des anoblis, qui changent généralement de nom, comme lord Cromer, le célèbre proconsul anglais en Egypte, qui s'appelait M. Evelyn Baryng, lorsqu'il fut envoyé au Caire ; d'autres préfèrent pourtant conserver le nom sous lequel ils se sont illustrés et le maréchal Roberts est resté comte Roberts, de même que le général Kitchener est devenu vicomte Kitchener de Khartoum.

Lord Beaconsfield, pourtant, passant à la Chambre des pairs, avait laissé au vestiaire des Communes le nom de Disraëli qu'il avait rendu célèbre dans le monde entier.

Une adresse à La Fayette.

En novembre 1789, le bataillon de la garde nationale du quartier Saint-Roch envoya à La Fayette, commandant les milices parisiennes, une adresse attestant son affection pour le général. Le sentiment en était excellent. La forme en était plaisante. Quel était le prédécesseur de M. Prud'homme qui l'avait rédigée ?

Mon général, le bataillon de Saint-Roch, pénétré des principes que vous nous avez inspirés par l'organe de notre commandant, a arrêté, à la pluralité des voix, qu'il n'y aurait plus dans son corps aucune distinction de grenadiers et de chasseurs.

Tous les soldats citoyens du bataillon de Saint-Roch ont désiré se rendre au vœu de leur général.

Les fatigues, les sacrifices ne peuvent coûter à l'intérêt ou au sentiment de la nature (?) et sous les dehors d'un simple fusilier, " tous ont des âmes de grenadier !"

Et qui pourrait hésiter, lorsqu'il s'agit de la patrie, et de marcher sur les traces du héros défenseur de la liberté !....

Le bataillon de Saint Roch,

Mme de Genlis et l'incongruence

Le général La Fayette dut être satisfait d'être aussi promptement obéi. Peut-être, cependant, ne put-il s'empêcher de sourire. Peu de temps après, les gardes nationales lui témoignaient beaucoup moins de déférence....

Mme de Genlis, qui avait fait l'éducation du duc de Chartres, devenu le roi Louis-Philippe, et qui, d'ailleurs, en 1796, reprenait son ton de gouvernante (mais avec des leçons bien différentes) pour l'engager à ne point mal parler de la République, tout proscrit qu'il fût, Mme de Genlis fut la plus féconde des femmes de lettres. En dehors de ses quelque cent ouvrages, elle a suffi presque seule aux quarante tomes de la " Bibliothèque des Romans. " Ses lettres privées sentent un peu l'écrivain professionnel.

En voici une, cependant, adressée à Mme Depierre, son amie, qui, malgré un reste de prétention littéraire, est assez curieuse par sa philosophie pratique.

On est conduit à deviner que le mari de Mme Depierre avait fait quelques frasques dont sa femme souffrait beaucoup. Mme de Genlis, qui recevait ses confidences, la consolait ingénieusement et lui recommandait la patience comme le plus sûr moyen de ramener l'infidèle.

Songez, ma chère amie, que Charles est bien né, qu'il a de l'esprit, de la sensibilité, et qu'une fantaisie passagère ne saurait détruire un attachement sincère et si bien fondé. Quand il reviendra, recevons-le bien, feignons de ne pas soupçonner cette nouvelle intrigue, et l'espoir de nous la cacher le ramènera plus souvent ; il reviendra sans embarras ; si nous sommes aimables, il se plaira toujours avec nous.

La plus funeste victoire que nous puissions remporter, c'est de prouver aux hommes qu'ils ont tort. Ils nous punissent de notre pénétration. Il ou tant de raison de la craindre ! Il ne suffit pas de ne leur rien reprocher, il faut avoir l'air de ne rien remarquer, ou de ne voir qu'à demi.

Ce n'est pas de l'indulgence que leur orgueil demande : ils veulent de la crédulité : c'est la seulement ce qu'ils appellent en nous le " charme touchant de la douceur." C'est ainsi que nous pouvons les fixer par les seuls liens solides : le sentiment et la reconnaissance....

Cette lettre est datée de 1803 : Mme de Genlis avait alors cinquante-sept ans. Il est probable qu'elle n'employait le " nous " que pour mieux se mettre à la portée de sa jeune amie,

AMUSEMENTS.

CRESCENT.

L'ouverture de la saison au Théâtre Crescent, dimanche dernier, a été des plus brillantes, et un succès aussi éclatant dès le début est d'excellent augure.

La pièce choisie pour la première semaine a pour titre "Under Southern Skies". C'est une comédie très amusante et qui ne manque nullement d'intérêt dramatique.

L'interprétation ne laisse rien à désirer. Tous les rôles, sans exception, sont tenus par des artistes capables, auxquels le public a manifesté fréquemment sa satisfaction, particulièrement à John T. Burke, Marion Hutchins, Marguerite Lindsay, Stella Congdon, etc.

Cette pièce est donnée aujourd'hui en matinée.

GREENWALL.

Le Théâtre Greenwall, qui ouvrait ses portes dimanche dernier, a été foulé en matinée et le soir, malgré la chaleur accablante, ce qui promet pour la saison.

Le programme de vaudeville qu'exécutent les "Great Hyde Comedia" et les "Blue Ribbon Girls" est très intéressant et ne renferme absolument rien de répréhensible.

Il y a des numéros qui sont d'un comique étourdissant, et comme leurs interprètes sont aussi habiles que bien doués leur succès est phénoménal. Citons entre autres le "Palais des Illusions" de Lawrence Crane et Cie, une spécialité musicale de Richy W. Craig.

A la matinée du vendredi les dames seront admises gratuitement jusqu'à nouvel ordre.

DAUPHINE.

La nouvelle pièce qu'offre cette semaine le Théâtre Dauphine va encore augmenter, si c'est possible, la popularité de la troupe Barry-Burke. C'est un mélodrame émouvant qui a pour titre "A Desperate Chance". Les scènes sensationnelles s'y succèdent sans interruption et l'intérêt va en augmentant jusqu'au dénouement. Les rôles principaux sont tenus par J. Frank Burke et Miss Lillian Bayer, qui se montrent des artistes vraiment remarquables.

Les autres membres de la troupe font également preuve de talent, de sorte que l'interprétation est tout aussi bonne que la pièce. C'est un succès que tient le Théâtre Dauphine.

WEST END.

Le nouveau programme de West End, comme tous ceux de la saison, est très bien composé, et il n'aura pas moins de succès que ceux qui l'ont précédé. Il y a d'abord le numéro de "Yuma", qui est vraiment extraordinaire. C'est un contorsionniste qui exécutent les tours les plus invraisemblables.

Erwin George, à la fois comédien et jongleur, exécute de façon très satisfaisante l'autre nouveau numéro.

Miss Adèle McNeill, dont on a beaucoup admiré la semaine dernière la jolie voix de contralto, et De Coe, un acrobate très fort, restent une autre semaine. Le Kinodrome offre des vues exceptionnellement intéressantes et l'orchestre joue des morceaux choisis.

Scène de : "UNDER SOUTHERN SKIES".

DEPECHES Télégraphiques

Grève à Limoges.

Limoges, France, 2 septembre —Trois mille ouvriers de la fabrique de porcelaines des frères Valland se sont mis en grève aujourd'hui en demandant une augmentation de salaires.

La grève n'est jusqu'ici que partielle, mais si elle se prolonge il est probable que les 15,000 ouvriers des diverses fabriques de porcelaine de Limoges suivront l'exemple de leurs camarades et quitteront le travail à leur tour.

Jusqu'ici il n'y a pas eu de désordres et la situation reste calme dans la ville.

L'expédition polaire Walter Wellman.

New York 2 septembre—On mande de Paris au "World" :

"Le départ de l'expédition Wellman pour les régions polaires fait le sujet de toutes les conversations à Paris et quoique le courage et la résolution de l'aéronaute américain soient universellement admirés on n'en éprouve pas moins des doutes profonds sur le résultat final de cette entreprise.

Même les plus audacieux des aéronautes français, Santos-Dumont, Castillon de Saint-Victor et autres, s'accordent à reconnaître que la tentative de Wellman offre des difficultés presqu'insurmontables et que la navigation aérienne n'est pas encore suffisamment développée pour entreprendre sans danger un voyage aussi long et aussi difficile.

On cite fréquemment à ce sujet l'exemple de la "Patrie" le ballon militaire français qui en diverses occasions a réussi à couvrir une distance de quarante mille en 60 minutes, ce qui, en admettant que l'aérostat de M. Wellman ait toutes les qualités du dirigeable "Patrie", permettrait de franchir la distance qui sépare le Spitzberg du Pôle en moins de 24 heures.

Mais il y a le voyage de retour, et jusqu'ici toutes les expériences tentées avec des ballons dirigeables ont eu lieu par des temps relativement calmes et n'ont été que d'une durée limitée.

A cette saison de l'année les régions arctiques sont fréquemment balayées par de furieux ouragans, et le moindre accident qui surviendrait à l'aérostat causerait probablement la mort des audacieux voyageurs.

M. de Castillon de Saint-Victor pense que Wellman n'a qu'une chance sur dix de s'en tirer sain et sauf, et que la réussite de l'entreprise ne dépendra que de la manière dont son aérostat se comportera dans le mauvais temps.

L'assassinat du premier ministre de Perse.

Londres, 2 septembre—On croit que l'assassinat de Migge Ali Asghos Kahn, premier ministre de l'empire persan, tué samedi soir à Téhéran au moment où il quittait le Conseil National, a été perpétré par une société secrète persane qui a son siège à Bakou et dont le but est le maintien de la constitution.

Cette société avait entrepris depuis quelques mois une vive campagne contre le défunt ministre qu'elle accusait de vouloir renverser la constitution afin de rétablir le pouvoir absolu.

Les Persans habitant Londres regrettent que l'assassinat ait été commis au moment où l'entente anglo-russe permettait d'espérer une ère de progrès et de prospérité pour la Perse.

Tué par des voleurs.

Lyndhurst, N. J., 2 septembre —George Cassidy, un agent de police, a été tué instantanément aujourd'hui, en voulant opérer l'arrestation de deux hommes qui avaient été surpris dévalisant un magasin.

Poursuivis par la foule, l'un des voleurs se tua dans un marécage plutôt que de se laisser prendre, et l'autre parvint à s'évader.

Cassidy avait arrêté les hommes et se rendait avec eux à la station de police quand l'un d'eux tira un revolver de sa poche, l'appuya sur le paletot de Cassidy et lâcha la détente. Cassidy tomba mort et les deux hommes s'enfuirent, avec le résultat que l'on sait.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur.

MARDI, 3 SEPTEMBRE 1907.

Les Jetées—YACHT KHADA, 8 a m
Rivière Tchefuncta—NEW CAMELLIA, 4 p m
Rivière Tchefuncta—PINELAND, 4:30 p m

Feuilleton —DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

No 13 Commencé le 20 Août 1907

Calvaire de Femme

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Daniel Lesueur

PREMIÈRE PARTIE

LA MARTYRE BAILLONNÉE

V

LA MÈRE

(Suite.)

—Entrez, dit machinalement la comtesse.

Une petite tête circonspecte et souriante, passa par l'ouverture.

—On ne vous dérange pas trop, maman chérie ?

—Un peu, ma Bérangère. Je suis pressée.

Les traits enfantins s'assombrirent, et le gentil visage restait entre la porte et la tapisserie sans avancer ni reculer.

—Entre tout de même, et embrasse-moi, ma mignonne.

Alors toute la jolie silhouette parut. Le svelte corps de onze ans, poussé vite, gracieux de mouvements, malgré la gaucherie de l'âge, dans la longue robe-blouse, cachant la taille. Le cou éminé, délicat comme une tige de fleur, portait une tête, où se lisait l'affinement d'une race et la précocité, peut-être excessive, d'une éducation de petite plante humaine très préservée, très rare.

La transparence de la peau, la finesse des traits, la fierté native, inconsciente, disaient l'aristocratie ancienne. Tandis que la réserve des gestes, le calme de la voix bien posée, la candeur des grands yeux bleu pâle, le manque peut être de spontanéité, montraient l'enfant presque trop bien élevée, dans l'ignorance absolue de la vie, et dans le sentiment de sa délicate valeur.

Sa mère, émue de l'avoir presque tout à fait oubliée dans ses préoccupations brûlantes, s'assit pour être mieux à son niveau, et l'attira sur son cœur.

—Je voudrais que nous fussions seules, dit la petite en anglais. Dites qu'on sorte.

Madame d'Herquancy congédia sa femme de chambre.

—Tu désires donc me parler sérieusement ? demanda-t-elle ensuite en s'efforçant de sourire.

Bérangère interrogea :

—Vous me quittez encore ?

—Oui. Pas pour longtemps.

—Vous n'allez pas faire des visites. Vous avez mis une vilaine robe.

—Une robe n'est pas vilaine parce qu'elle est simple.

—J'aime vous voir belle, ma jolie maman.

—Je vais chez des pauvres, expliqua Solange.

—Est-ce à cause des pauvres que vous êtes triste ? questionna l'enfant, songeuse.

—Triste ?.... moi ?.... balbutia la mère, qui ne eut pas protester.

—Oh ! ne soyez pas triste !.... chuchota la petite fille en coulant sa fine bouche, d'un rose si tendre, jusqu'à l'oreille maternelle. N'allez pas faire la charité, puisque la misère des autres vous cause tant de peine. J'ai besoin de vous plus que les petits mendiants des rues. Je suis plus malheureuse, moi.

—Toi !.... cria Solange, stupéfaite, en l'écartant pour l'examiner.

Bérangère fondait en larmes—non pas de tumultueuses larmes d'enfant, qui ne semblent pas amères, tant elles sont faciles, — mais des larmes déjà contenues par une précoce maîtrise de soi, par un éloignement des manifestations extérieures, marque de la haute culture ancestrale, jointe à la méticuleuse éducation.

Les gouttes claires débordaient de ses longs cils malgré elle. Et tournant la tête, elle les essuyait furtivement, comme honteuse de leur puérilité.

Son chagrin n'en était que plus impressionnant.

Il bouleversa la mère.

—Ma chérie, dis-moi pourquoi tu pleures.

—Je pleure parce que vous n'êtes plus tout à fait ma maman.

—Comment, tout à fait ? Puis-je l'être plus ou moins ?....

—Oh ! oui, je vous assure.

—Est-ce possible ?....Mais... quelle idée !.... balbutia la comtesse, qu'une telle clairvoyance atterrait.

—Petite mère, pardonnez-moi ! .... Si c'était pour être contente, comme dans le temps....

—Bérangère !....

—Oui, j'ai bien senti déjà la même chose. Mais vous aviez l'air si heureux ! Il y a eu des jours où vous ne m'avez pas dit un seul mot.... Vous ne me voyiez pas..... Vous regardiez comme cela.... très loin..... Seulement vos yeux brillaient si fort ! J'y voyais danser des petites étoiles. Je me disais : " Peut-être que les anges parlent à maman."

—Bérangère !.....

—Alors cela ne me coûtait rien de me taire. Mais depuis que vous avez été chez bonne maman.... l'autre soir.... vous savez.....

—Eh bien ?.....

—Il n'y a plus d'étoiles dans vos yeux. Ils ont tout le temps l'air de retenir des larmes. Oh ! maman.... maman.... je ne peux pas supporter cela. Qu'est-ce que vous avez ?.... Dites à votre petite fille.... Ou bien... non. Ne dites rien.... Pardon .... Mais ne partez pas !.... Je vous en prie, ne partez pas !....

Solange, déchirée d'attendrissement, crut qu'elle allait se briser sous cet assaut inattendu.

Si les sanglots qui montaient de sa poitrine venaient jusqu'à ses lèvres, c'en serait fait. Elle s'écroulerait de désespoir devant son enfant épouvantée.

Pauvre délicieuse petite Bérangère, déjà secrètement éprouvée par les faiblesses maternelles, par le contact de cette sentimentalité trop vibrante.... Il ne fallait pas !.... Il ne fallait pas !

—Ma petite fille.... ma chère petite fille, prononça madame d'Herquancy d'une voix qui tremblait à peine, dans un tel effort de toute sa volonté, qu'elle ne s'expliqua pas ensuite de quelles puissances intérieures lui était venu le secours, — mon enfant chérie tu as trop bien senti le cœur de ta mère, pour que je t'apaise par de sots mensonges comme on en fait aux petits enfants. Bérangère, je ne savais pas quelle âme intuitive et tendre est la tienne. Ne m'en veuille pas si je t'ai affligée sans le vouloir....

—Oh ! maman....

—Mais ne doute pas de ce que tu es pour moi mon enfant adorée....

—Tout ? interrogea vivement la fillette.

Devant le silence de sa mère elle détourna les yeux, froissée.

Mais Solange pensait au petit Etienne.

Elle s'avisa que ce retard le mettait en danger peut être. Chaque minute était comptée. Plus froidement elle reprit :

—Ma Bérangère, si tu ne m'arrêtes ainsi que dans une préoccupation personnelle....

—Non, non maman ! s'écria l'enfant avec un élan plus vif de câlinerie. Je ne veux pas être égoïste. Mais gardez moi dans votre cœur même quand vous avez du chagrin. Je veux être votre petite fille qui vous console.

—Tu le seras, dit la mère avec force.

Elle prit à deux mains cette tête blonde, elle dévora de ses regards, puis de ses lèvres ce visage où elle lisait pour la première fois tant de sentiments insoupçonnés, — ce frais visage à l'épiderme de fleur, et qui se faisait grave, pour livrer plus ardemment l'âme adorable.

" Je dois," pensait la comtesse en s'éloignant, " je dois l'aimer autant qu'Etienne, bien qu'elle soit la fille de Maxime. On assure que les filles ressemblaient à leur père, et je me défiais de cette enfant. Je craignais de retrouver en elle la détestable nature insouciante et aride, dont je souffrirais ainsi une fois de plus. Combien je me trompais ! "

C'était encore dans les environs de Paris que se rendait Solange. Mais, cette fois, le trajet était court.

Près de Louveciennes, au cœur des bois, se trouve le village des Gressets.

Sa situation relativement escarpée, qui l'interdit aux voitures finement attelées ainsi qu'aux automobiles, lui conserve un caractère rustique capable de surprendre à une telle proximité de la capitale.

Toute la région, d'ailleurs, des hauteurs du château de Beauregard à celle du plateau de Vaucresson, est curieusement accidentée, avec des collines aux pentes raides, du haut desquelles on découvre des échappées magnifiques sur la vallée de la Seine, jusqu'à l'aqueduc de Marly ou à la terrasse de Saint-Germain.

Entre les trois parcs immenses et merveilleusement boisés de la Châtaigneraie, des Pescatores et de Beauregard, le pays est cultivé par des pépiniéristes, à cause de son sol particulièrement